

TANIZAKI Jun'ichirô

NOIR SUR BLANC

Roman traduit du japonais
par Ryoko Sekiguchi et Patrick Honnoré



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Louange de l'ombre

Titre original : *Kokubyaku*

© 1928, Tanizaki Jun'ichirô

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Klava Kulovec / EyeEm / GettyImages

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1311-4

Mizuno avait toujours du mal à se lever le matin. Ce jour-là également, il avait ouvert les yeux vers dix heures et fumait une Airship dans son futon en contemplant le plafond, quand une pensée lui traversa l'esprit.

Zut ! J'ai mis son vrai nom, s'écria-t-il sans réfléchir.

Il n'y avait personne pour l'entendre, ce qui ne l'empêcha pas de regarder rapidement autour de lui d'un air inquiet.

Non pas que le propos qu'il venait de lâcher fût inconvenant. Mais depuis quelque temps, il lui arrivait de parler tout seul, ce qu'il prenait avec quelque souci pour un symptôme de trouble mental. Certes, cela ne datait pas d'hier, depuis ses vingt ans il était coutumier du fait. Mais ces derniers temps il faut avouer que la tendance empirait. Du matin au soir son esprit ne sortait pas d'une sorte de brouillard, à peine essayait-il de suivre une réflexion qu'il se trouvait tout de suite écrasé de fatigue ; non seulement elles déviaient dans des directions très improbables, mais par moments il lui venait de ces idées... Des idées sans queue ni tête, des idées d'un instant, stupides comme

un oiseau qui vient se ficher dans une cloison de papier, et qui lui venaient aux lèvres sans même qu'il s'en rende compte. Quand les mots lui échappaient comme cela, il sursautait et se traitait d'imbécile, ce qui n'arrangeait pas les choses.

Il faudrait tout de même que je trouve un moyen de corriger cette manie...

Plusieurs fois déjà, il s'était fermement décidé à y mettre un terme. Mais cela ne durait jamais au-delà de cinq minutes. Le moment d'après, il avait oublié sa belle détermination, et sa tête, comme indépendamment de lui-même, se remettait à couvrir des images, les effacer, les dorloter, les effacer. Franchement, c'était comme si son esprit ne lui appartenait pas, comme s'il avait un bidon sur les épaules à la place de la tête. Et comme si ça ne suffisait pas, ce bidon était rempli d'immondices puantes qui suintaient à la moindre humidité. C'est bien simple : ses monologues à haute voix, c'étaient les gouttes qui débordaient de là.

L'homme ne contrôle pas son esprit, son cerveau n'est que l'appareil de projection de son cinématographe intérieur ; un projecteur automatique pour tout dire, d'où jaillissent les monstres des films délirants qu'il a décidé de visionner et qu'il s'oblige à regarder. Arrivé à ce stade, il est bien question de symptômes ! On n'est déjà plus digne du nom d'homme, oui, c'est être déjà à moitié fou. D'ailleurs, la principale cause de cette manie de parler tout seul était à chercher dans sa solitude permanente, il le savait bien, dans le fait de n'avoir personne à pouvoir considérer comme un ami. Effectivement, il n'avait aucun interlocuteur, personne à qui adresser ne fût-ce qu'une parole de la journée. Et même s'il ne se sentait pas triste, quelque chose en lui se trouvait triste, c'était indubitable. Le

fait est qu'il y a deux ou trois ans, quand il avait encore une femme, il parlait moins souvent tout seul. Une femme dont à l'heure actuelle il ne se souvenait même plus du visage, d'ailleurs, une femme à qui il répondait par un « hum » ou par un « ntt ntt » en tout et pour tout, quoi qu'elle dise; néanmoins il devait bien lui adresser la parole deux ou trois fois par jour, à l'époque où elle vivait chez lui. Et puis, si lui ne disait rien, elle, elle parlait, en revanche. Alors qu'aujourd'hui, chez lui, on n'entendait plus une seule voix qui méritât le qualificatif d'« humaine », ni la sienne ni celle de qui que ce soit d'autre. En vérité, s'il parlait tout seul, c'était pour entendre une voix humaine. La preuve en était que lorsqu'il était absolument seul, alors il se surprenait à émettre un son, une sorte de vocalise, un « aaah » ou un « ouuuh », sans raison valable.

Bah, quelle importance... Même avec son vrai nom, de toute façon...

A ce nouveau soliloque, la cendre qui s'amoncelait comme une mince tour s'effondra sur ses lèvres. Avec un rictus amer, il jeta sa cigarette à moitié consumée dans son bol de thé à côté de son oreiller et se couvrit la tête de son kimono de nuit. Longtemps, il resta là les yeux ouverts, à contempler les ténèbres sans penser à rien.

Cette histoire de « vrai nom » sur laquelle il soliloquait depuis tout à l'heure avait trait à un manuscrit qu'il avait terminé quelques jours auparavant. Un roman, à paraître dans le numéro d'avril de la revue *Le Peuple*, qu'il avait commencé d'écrire il y a une vingtaine de jours et dont il avait finalement remis le manuscrit de justesse avant la date limite à l'envoyé du directeur venu le chercher. Un sujet de derrière les fagots, une œuvre dont il pouvait être fier et qu'il

était impatient de voir paraître. Il lui arrivait encore de l'être, même au bout de quinze ans de métier... Sauf que là, alors qu'il repassait quelques phrases particulièrement léchées dans son esprit, il se trouvait pris d'un doute. N'aurait-il pas commis l'erreur, à plusieurs endroits, de nommer l'un des personnages du nom réel de celui qui lui avait servi de modèle ?

Kodama... Kojima... Kodama... Kojima...

Il répéta une troisième fois ces noms dans l'obscurité de son futon.

Une fois déjà dans le passé, il avait par mégarde donné à un personnage un nom réel, celui de la femme qui l'avait inspiré, et qui se trouvait être son premier amour. Par chance, il s'en était aperçu avant la mise sous presse. Depuis, préférant ne pas savoir quelle catastrophe lui tomberait dessus pour une bourde pareille, il faisait toujours très attention aux noms qu'il donnait à ses personnages. Le problème était que si le nom du modèle, disons Kojima, devenait totalement différent au niveau de la sonorité ou des caractères qui le composaient, ce nouveau nom ne donnait aucun corps, aucune réalité au personnage. Inversement, l'emploi du nom d'une personne réelle faisait peser sur cette dernière un risque de préjudice énorme, et cela d'autant plus que le personnage jouait un rôle central dans le roman. Le choix du nom du personnage était donc crucial. L'idéal était d'inventer un nom tourné de telle façon qu'il faille être soi-même le modèle pour se reconnaître, ce qui supposait à vrai dire que le nom du personnage fictif soit tout de même assez proche du nom réel, de sorte qu'en fin de compte un lecteur ordinaire risquait lui aussi de le reconnaître, ce qui pouvait être fort ennuyeux. Quand le nom d'un de ses personnages ressemblait

ainsi un peu trop à celui de son modèle réel, il changeait d'autres éléments, l'âge ou l'apparence physique. Mais cette fois-ci il n'avait pas eu le temps. Au début, il s'était bien dit qu'en nommant son personnage Kodama il risquait la gaffe, mais il avait trouvé le bon rythme, son stylographe courait si vite qu'il avait quasiment passé les deux dernières nuits sans dormir, et voilà qu'à force d'écrire Kodama... Kodama... ce Kodama était devenu Kojima.

La gravité d'une erreur de ce type dépend de l'ouvrage, bien sûr, mais ce roman, justement, comme la majorité de ses œuvres, relevait du genre « décadent diabolique ». C'était l'histoire d'un homme obnubilé par la question de savoir s'il était possible de commettre un meurtre, peu importait lequel, sans laisser aucune trace ; il se mettait en quête de la personne idéale à tuer pour mettre son idée en pratique, la trouvait, et commettait son crime au nez et à la barbe de la société. Pour le meurtrier, il s'était pris lui-même comme modèle, et pour la victime, il s'était inspiré de Kojima.

Le personnage principal de son roman était donc écrivain, un écrivain au parcours très semblable au sien... Depuis qu'il était né, il n'avait jamais éprouvé d'amour pour quiconque, hormis pour sa propre personne. Le monde n'est qu'un grand n'importe quoi de bout en bout, voilà le nihilisme sous-jacent qui parcourait son œuvre. Et plus son talent artistique s'amenuisait, plus il se sentait enclin à appliquer cette idée à la vie elle-même. D'un côté, c'était à cette mentalité qu'il devait de n'avoir aucun véritable ami et de mener la vie recluse et cynique qui était la sienne. S'il n'avait eu ce don particulier pour la fiction, sa vie n'aurait été que vanité et solitude. Mais d'un autre

côté, il ressentait le besoin de se tester : n'éprouvait-il vraiment aucune mauvaise conscience ? Le seul fait de se le demander était la preuve que déjà la folie couvait en lui, il ne s'en était simplement pas encore rendu compte. De toute façon, à son sens, sentir le poids de la conscience relevait tout bonnement de la névrose. Le système nerveux de l'homme est tellement délicat. Qu'on force sur ses capacités cérébrales ou qu'on soumette son esprit à une stimulation un tant soit peu excessive, et le voilà qui s'épuise et se détraque en un rien de temps, sans avoir pour cela besoin de commettre quoi que ce soit d'immoral. Par conséquent, c'était bien simple, pour accomplir un crime sans être oppressé par le fardeau de la conscience, il suffisait, soit de tromper son système nerveux, soit de l'endormir jusqu'à ce qu'il s'accoutume au mal. Et dans la mesure où « tromper son système nerveux » signifiait tout simplement « agir avec logique »... il devait être tout à fait loisible d'enseigner à ses nerfs que commettre un acte de ce genre n'avait rien d'effrayant, qu'il ne s'agissait au contraire que de mettre héroïquement en accord ses actes avec ses idées. Il suffisait de s'endurcir peu à peu dans le mal en surveillant ses réactions nerveuses du coin de l'œil pour devenir capable d'accomplir n'importe quel crime en toute indifférence. Il avait donc bâti un projet sur ce principe et s'était attelé en secret à sa réalisation. Il avait commencé par tromper les gens, leur tendre des pièges, tout en les amenant à considérer ses interventions comme des actes de haute bienfaisance et à l'en remercier pour sa bienveillance. Peu à peu, effectivement, sa conscience morale s'était assoupie et il n'avait plus senti le moindre sentiment de culpabilité. Comme prévu... avait-il commenté en lui-même...

A partir de là, il était devenu un avatar du démon, et cela avait été l'escalade. Jusqu'où pourrait-il aller sans que le poids de la conscience se fasse sentir? Là non plus? Et si je fais ça? Non plus? Il finissait par se convaincre que la question de sa conscience ne trouverait de réponse que s'il commettait une fois le pire des crimes: un attentat physique contre un être humain. Il se mettait alors à rechercher autour de lui la victime adéquate.

Son crime serait un crime gratuit. Il ne devait avoir aucun mobile... En effet, la moindre raison personnelle de supprimer un individu ouvrirait le jeu de possibles *justifications* éthiques à son acte. De ce fait, moins il serait lié à la victime, mieux ce serait. Cela diminuait en outre le risque d'être découvert... Car à quoi bon réussir une telle prouesse si c'était pour se retrouver puni par la loi?...

Il regardait donc autour de lui à la recherche d'un individu répondant à ces conditions, et finissait par apercevoir un homme... un type qui traînait par là dans son champ visuel.

Pourquoi avait-il (le héros du roman, donc) arrêté son regard sur cet homme, un nommé Kodama? Eh bien, précisément pour la raison que rien ne les reliait, ou tout comme. Si les criminels les plus futés finissent toujours par attirer les soupçons, quand bien même ils ont effacé méticuleusement toutes leurs traces, c'est que dans leur conscience, ces traces demeurent. Les traces de pas s'effacent, celles qui pèsent sur la conscience ne disparaissent pas aussi facilement. Or, sa conscience morale étant à ce stade déjà bien anesthésiée, il n'avait pas de souci à se faire de ce côté-là. Pour peu qu'il prenne ses précautions, il pourrait effacer toutes les traces, externes comme internes,

matérielles aussi bien que psychologiques. Restaient à éviter les rumeurs, les vagues accusations qui pouvaient le faire soupçonner même en l'absence de toute preuve. Des regards suspicieux, des doigts pointés vers lui pouvaient le pousser à la faute. Or, si l'on exceptait deux ou trois rencontres à son bureau à l'époque où Kodama était rédacteur pour un magazine féminin, il ne l'avait croisé qu'en de rares occasions, et toujours par hasard, dans la rue, au cinéma. A l'heure actuelle il n'avait plus aucun rapport avec lui, ni avec le magazine en question. Tout juste s'il avait entendu dire, directement ou indirectement, que depuis qu'il avait démissionné de son magazine féminin il vivait à Omiya, dans le département de Saitama, où il travaillait à l'édition d'une anthologie littéraire. Il montait à Tokyo pour ce travail deux fois par semaine, le lundi et le vendredi, restait dîner ces jours-là avant de rentrer par le train entre huit et neuf heures du soir et de regagner son logement à plus d'un kilomètre de la gare en marchant le long d'une route quasiment déserte en bordure de l'agglomération. Effectivement, une des rares fois où il l'avait croisé sur l'avenue Ginza ou dans une salle de cinéma, juste pour ajouter un mot après l'avoir salué, Kodama lui avait dit : « Oui, je viens les lundis et vendredis » ; une autre fois, il avait pris congé aux alentours de huit heures au beau milieu d'un film : « Je vous prie de m'excuser, j'ai un train à prendre, j'habite loin... » Il avait dû ainsi le croiser disons cinq ou six fois, toujours par hasard. Il avait aussi parlé avec l'un de ses amis qui le connaissait bien, lui aussi rédacteur pour un magazine, qui lui avait dressé un tableau de la vie de banlieue : « La vie de banlieue a ses avantages, à condition d'en accepter les inconvénients, n'est-ce pas ? » avait dit

cet ami. Et, prenant exemple de l'endroit où habitait Kodama, il lui avait longuement expliqué les dangers et la solitude auxquels on s'exposait à vivre loin de tout comme lui. Il avait conclu : « Passe encore si ce n'est qu'une ou deux fois par semaine, mais on ne peut pas habiter dans un endroit pareil s'il faut faire le déplacement tous les jours. »

Toutes ces informations qu'il accumulait sur Kodama, il ne les avait nullement recherchées. C'était même incroyable de savoir autant de choses sur un individu dont, à la vérité, la vie et les activités étaient si éloignées des siennes. Il avait beau regarder autour de lui, il ne voyait personne d'autre présentant des caractéristiques aussi favorables. Quant à Kodama, ignorant de la position qui se trouvait par hasard être la sienne, eh bien, ce n'était vraiment pas de chance pour lui...

On ne sait jamais quand ni comment un malheur va nous tomber dessus. On peut se faire écraser par un rocher en longeant une falaise, tomber dans un précipice en glissant sur un sol argileux, être terrassé par une crise cardiaque en pleine rue... La mort de Kodama relèverait de ces façons de mourir. La seule différence, ce serait qu'un autre individu jouerait le rôle du rocher ou du sol glissant. Et cet individu serait d'autant plus proche d'un rocher ou d'une plaque argileuse que lui non plus n'aurait pas conscience de ses actes. A l'instant de sa mort, Kodama n'aurait aucune idée du motif de sa mort. Ni son fantôme après, d'ailleurs.

Avant de passer à l'acte, il lui fallait vérifier, sans se faire remarquer, que Kodama continuait bien d'habiter à Omiya et de monter à Tokyo les lundis et vendredis. Mais il avait tout son temps, il n'était pressé par

aucune date limite. Le plus naturellement du monde, à l'occasion, il continuait à glaner des informations au détour d'une conversation avec des journalistes amis de Kodama, ou des personnes impliquées dans l'édition de la même anthologie, sans que nul ne se doute de rien. Muni de ces informations, il se rendait alors à Omiya pour repérer le chemin entre la maison de Kodama et la gare, il étudiait les alentours, les durées et les distances. Ensuite, son plus gros problème était de décider comment tuer Kodama. Son idée, dans la mesure du possible, était d'utiliser une arme de hasard. Le jour du crime, il ramasserait un objet dans la rue, s'en servirait pour tuer et l'abandonnerait aussitôt après. C'était sans conteste la méthode idéale. Inutile de voler un poignard ou un pistolet, ce qui aurait pour résultat de multiplier les traces. L'arme de son crime serait quelque chose de beaucoup plus banal... par exemple, un torchon, une corde, une bouteille vide, un bâton... Et tant qu'à faire, il préférerait un objet qui ne fasse pas couler le sang, un objet qui l'estourbirait du premier coup à une distance de soixante centimètres à un mètre... N'y aurait-il pas quelque chose de ce genre sur le chemin de la gare, lieu toujours désert où il avait décidé d'agir? C'est avec ces idées en tête que, le jour de ses repérages, il découvrirait qu'il avait le choix entre quatre types d'armes. D'abord, des barres de fer pour béton armé, jetées dans un terrain vague en chantier à la limite de la ville. Deuxièmement, des bûches entassées au bord de la rue, et enfin une houe et une hachette posées sur le muret devant le hangar d'un paysan... Il trouverait bien l'une des quatre la nuit où il passerait à l'action. Et s'il n'y avait rien de convenable cette fois-là, rien ne pressait, il n'aurait qu'à renoncer et à

attendre le jour où le hasard lui fournirait l'objet en question.

Six mois s'écoulaient ainsi à réfléchir et à attendre les conditions propices, entre le moment où il avait fixé son choix sur « la bonne poire », Kodama, et celui où il décidait d'agir. Un vendredi de nouvelle lune, par une longue nuit de la fin novembre, il sortait de chez lui à Kagurazaka, en kimono et macfarlane. Il avait peu de chances de tomber sur une connaissance sur la ligne entre Ueno et Omiya, mais au cas où, il avait pris soin de sortir dans une tenue tout à fait ordinaire.

Ainsi donc meurt Kodama. Mais qu'en pensera Kojima s'il le lit ? se demanda Mizuno après avoir repassé mentalement l'intrigue de son roman.

Kojima s'apercevrait-il qu'il avait servi de modèle au personnage de Kodama ? Le lirait-il, tout d'abord ? Sans doute pas, commença par se dire Mizuno. A mieux y réfléchir, cependant, il dut s'avouer que c'était là une façon assez inconséquente de penser. Car si Kojima travaillait actuellement à l'édition d'une encyclopédie, domaine assez éloigné de la littérature en tant que telle, il est vrai, il avait tout de même été rédacteur pour le magazine culturel *Humoresque*, et il ne faisait donc aucun doute qu'il s'intéressait à la littérature. Difficile de croire qu'il ne jetait pas un œil aux romans publiés chaque mois dans une revue haut de gamme telle que *Le Peuple*. A moins que, blasé de la littérature et des revues, il ne se contente de feuilleter rapidement les pages de création littéraire sans tout lire ligne à ligne ? C'était bien possible. Mizuno lui-même parcourait vaguement les revues qui lui étaient envoyées tous les mois mais ne lisait vraiment que les nouvelles et les articles qui se lisaient sans courbatures,

rarement les romans. Excepté ceux signés d'auteurs qu'il appréciait ou qu'il connaissait personnellement, ou les textes traitant de thèmes qui l'intéressaient de près, ou à la limite les œuvres dont on parlait vraiment beaucoup. Sans doute était-ce également le cas de Kojima. Mizuno ne figurait certainement pas dans la liste des auteurs dont Kojima devait se sentir *personnellement* proche, ni vraisemblablement dans celle des auteurs qu'il *appréciait*. Il faudrait donc que son roman reçoive un accueil vraiment dithyrambique pour qu'il soit amené à le lire. Mais une tierce personne qui l'aurait lu pouvait aussi le lui mettre sous le nez en disant : « Dis donc, tu as vu ça ? Tu as servi de modèle. L'auteur a même fait la gaffe de mettre ton vrai nom ! » Non, non, non, hypothèse d'école que cela. Un tiers n'avait aucune raison de deviner qui pouvait avoir servi de modèle à ce personnage. Il avait mis son nom réel, c'est exact, mais Kojima était un nom parfaitement banal, son erreur n'avait rien de bien mystérieux... Mais peut-être que si, en fin de compte... Kojima avait beau être un nom banal, c'est à ce Kojima-là et non à un autre qu'on penserait... Sauf que, tout de même... Enfin, quoi, qui irait imaginer que ce Kojima-là, justement, puisse servir de modèle à quoi que ce soit, hein ? A part lui-même, bien sûr... Bon, une chose était sûre, c'était s'avancer un peu trop que prétendre que Kojima ne lirait jamais ce texte. A tout le moins, il le lirait *peut-être*. La probabilité qu'il le lise était même assez forte. Pour tout dire, il valait mieux se dire qu'il le lirait *probablement* plutôt que le contraire...

Reprenons tout au commencement. Supposons que Kojima lise mon roman. S'apercevrait-il de quelque chose ? S'il le lisait un peu vite, il ne remarquerait sans doute rien. Oui, mais, sur la fin, quand

il tomberait sur le nom de *Kojima* au lieu de *Kodama*, ne froncerait-il pas tout de même un sourcil? Et en le relisant depuis le début, ne commencerait-il pas à se dire : « Tiens, tiens, tiens... »? Une fois le doute installé, les détails suspects ne manquaient pas. Par exemple, Kodama avait été rédacteur pour un magazine féminin et faisait partie d'un comité qui travaillait à l'édition d'une anthologie littéraire. Kojima, lui, avait été rédacteur à *Humoresque* et travaillait à présent à l'édition d'une encyclopédie. Kodama habitait Omiya, alors que Kojima habitait Urawa, la gare précédente sur la même ligne, et montait une ou deux fois par semaine à Tokyo pour son travail. Plus grave encore, les relations entre Mizuno et Kojima étaient à peu de chose près identiques à celles qui existaient entre le personnage principal de son roman et Kodama : ils se croisaient de temps à autre en ville, ils avaient des amis communs journalistes et écrivains, et Mizuno avait eu des nouvelles de Kojima par Suzuki, un rédacteur de son ancien magazine.

Les similitudes étaient tellement nombreuses que Kojima n'appellerait certainement pas cela une coïncidence. Il se dirait : « Hum, il s'est servi de moi pour modèle... », forcément. Et encore, si la ressemblance s'était arrêtée là, cela n'aurait pas été trop gênant. Mais l'écrivain du roman décrivait avec malice la personnalité, la physionomie, la silhouette, la voix de ce Kodama, et non seulement c'était le portrait craché de Kojima mais surtout il n'avait rien de sympathique.

Pour dire les choses franchement, si le personnage de l'écrivain du roman choisissait Kodama pour victime sans y mettre aucune implication personnelle, ce n'était pas en revanche sans une certaine animosité que Mizuno avait choisi Kojima pour modèle. Certes,

un type avec « une tête à se faire assassiner », ça n'existait pas, on ne pouvait pas dire ça d'un seul individu dans le monde entier, mais si cela avait été, eh bien, Kojima aurait assez bien correspondu à la description. Depuis quelque temps, ce genre de fulgurance lui venait parfois. Evidemment, la gravité d'un crime ne dépend pas de la personnalité de la victime. Mais, toute pensée rationnelle mise à part, s'il fallait en tuer un, eh bien oui, sans doute celui-ci plutôt que celui-là... ou bien, si un type dans son genre se faisait assassiner, eh bien, ma foi, cela ne serait pas si grave... Voilà ce qu'il en venait à se dire. Comme au théâtre, dans la scène avec Mitsugi¹, le sabreur en série, lorsque se pointe un type en simple kimono de coton qui se fait d'emblée couper en deux par le tueur, pour la seule raison qu'il a croisé sa route. A tous les coups, ce genre de personnage est un maigrichon à la peau mate, au physique ingrat, visage et corps affligeants, bref, ce n'est pas gentil à dire, mais le genre de type, tu souffles dessus, il s'envole. La dignité d'un insecte. Mizuno lui-même n'avait rien d'un bel homme, il était malingre et chétif. A l'époque où il fréquentait le salon de thé Kadoebi, après plusieurs jours sans décoincer, quand il traînait jusqu'à midi assis devant le brasero de la grande salle, la tête prise dans la gueule de bois de la veille, il se disait à lui-même : « Si maintenant entre un type qui a perdu la tête comme Mitsugi et fait un carnage, je figurerai parmi les morts qui se prendront un coup de sabre sans même l'avoir cherché. » Voilà, en un mot, Kojima, c'était ce

1. Fukuoka Mitsugi, tueur en série dans la pièce de kabuki *Ise Ondo Koi no Netaba* (littéralement, *Danses d'Ise, le sabre divagant de l'amour*), pièce de 1796 de Chikamatsu Tokuzô, Tatsuoka Mansaku et Namiki Shôzô II. (N.d.T.)

genre-là. Dès la première fois qu'il l'avait rencontré, quand il était venu le voir avec Suzuki, vraisemblablement, oui, dès le premier rendez-vous, à peine avaient-ils échangé quelques mots que cela lui était venu à l'esprit : « Pauvre type... » Il y a des visages sans intérêt qu'on oublie généralement une heure ou deux après les avoir quittés. Mais Kojima, c'était pire que ça, c'était un visage tellement insignifiant qu'il s'était au contraire imprimé dans son souvenir. Il ignorait de quelle région il était originaire, en tout cas il n'était pas de Tokyo. Vous ne trouvez pas de Tokyoïtes avec un visage aussi plat et aussi mièvre. De complexion, il aurait pu être carrément noir, cela aurait mieux valu que ce teint vaguement bistre comme le cuir d'une vieille godasse. Un nez bas, une lumière étique dans les yeux, une face sans le moindre relief ni la moindre dynamique, comme si elle n'était que bajoues, et en même temps un maniérisme affecté dans les moindres détails. Bref, autant dire que ce n'était pas seulement son teint, c'était dans son ensemble que son visage ressemblait à une vieille chaussure. Et avec ça, une voix opaque, sèche, dénuée de charme, mâchant les mots de façon incompréhensible. On entendait une voix, mais quand on le regardait, les mouvements de sa bouche ne correspondaient pas, bref, une chaussure qui parle, il n'y a pas d'autre mot.

Evidemment, il présentait le même déphasage harmonique au niveau du comportement. Ce n'était certes pas le gars que vous pouviez imaginer rire de bon cœur ou lancer des plaisanteries de bon goût. Si encore il avait eu conscience de sa platitude et était resté à sa place, mais ce qu'il y avait de franchement détestable chez lui, c'est qu'il affectait une attitude affranchie et familière. Pas à la première rencontre,

tout de même pas, mais Mizuno l'avait croisé un jour dans le train et il faisait semblant de ne pas le reconnaître en se cachant derrière son journal, quand Kojima s'était approché et l'avait interpellé avec la familiarité d'un vieux copain.

— Salut...

Non pas un « Salut! » franc et amical, non, toujours son mâchonnement inaudible. Pas du tout le style bonnes et chaleureuses retrouvailles. Alors, franchement, pourquoi se donnait-il tant de mal pour avoir l'air à l'aise? Tout bonnement parce que, pour lui, ce n'était pas pour avoir l'air à l'aise, c'était juste ce qu'il croyait être une salutation normale, si ça se trouve. Une autre fois, au cinéma, Mizuno avait senti un tapotement à l'épaule. Il s'était retourné: c'était Kojima.

— Ça fait longtemps...

Et c'est tout. Bon, alors...

— Salut, avait tout de même répondu Mizuno, avant de garder le silence puisqu'il n'avait rien à lui dire.

Mais l'autre était resté une éternité à côté de lui à le relancer avec des questions comme s'il se les rappelait au fur et à mesure. S'il était occupé ces temps-ci, ce qu'il écrivait en ce moment, s'il venait souvent au cinéma... Et Mizuno était mal placé pour le critiquer, car lui aussi avait son côté eau tiède, insistant et hésitant. « Ce que ce type peut être enquiquinant... » se disait-il tout en répondant à ses questions, puisqu'il ne pouvait tout de même pas l'envoyer balader. D'ailleurs, il faut bien les supporter de temps en temps, ces « types enquiquinants », ils nous manqueraient s'ils n'étaient pas là! Leur faire un bout de conversation nous donne au moins de quoi les mépriser secrètement, tout en

nous délectant de leur côté ignoble et... enquiinant. Bref, Kojima, si affligeant qu'il fût, occupait malgré tout un coin de son crâne, comme un prisonnier de longue durée, qu'il fallait bien supporter même s'il était assommant. Et lorsqu'il lui arrivait de le croiser dans la rue, il lui tenait facilement la jambe cinq ou six minutes à chaque fois.

Mizuno n'en avait pas été conscient sur le coup, mais il devait l'idée de son roman à Kojima, à l'image de Kojima dans sa tête tout au moins, qui l'avait guidé à son insu et lui avait donné quelques petites idées. Si Kojima n'avait pas fait le pied de grue devant lui, il n'aurait certainement pas eu l'idée de cette intrigue. Et il ne pouvait nier qu'il avait éprouvé un malin plaisir, né du mépris que l'individu lui inspirait depuis le début, à construire son personnage sur son modèle, comme un caprice. « Bête comme il est, il ne s'en apercevra même pas, je parie! » C'est pour cette raison que, alors même que dans le roman le personnage principal était décrit comme n'ayant aucune antipathie personnelle vis-à-vis de Kodama, condition en effet nécessaire à son dispositif narratif, le narrateur, lui, profitant de sa position d'instance extérieure, laissait parfois transparaître de façon comique son antipathie et se laissait aller, sur la pente glissante de son plaisir, à décrire Kodama comme un homme au visage « qui appelait le malheur », ou comme « un être si étriqué, tellement minable... », ce qui, certes, ne relevait d'aucune nécessité d'un point de vue littéraire.

C'était ainsi qu'il avait trouvé l'expression « un visage couleur de vieille godasse ». Une expression qui ne mettrait sans doute pas Kojima en joie, même s'il avait visiblement un vrai problème de circulation. Bien sûr, d'un point de vue d'écrivain, si les lecteurs

commençaient à faire le lien entre les personnages romanesques et des personnes réelles et à émettre des commentaires, on ne pourrait bientôt plus rien écrire. Un roman était un roman, la réalité était la réalité, il fallait bien distinguer les deux ou on allait avoir des ennuis ! Et quand bien même un personnage serait effectivement inspiré par un modèle, l'auteur, lui, est animé par la conscience pure de la création artistique, il n'y met aucune intention personnelle, ni bienveillance ni animosité. Enfin, c'est ce qu'on affirmait pour désamorcer toute critique, mais il est vrai qu'il aurait dû élargir la distance entre Kodama et Kojima. Kojima habitait à Urawa, pourquoi avoir décidé que Kodama habiterait à Omiya, au lieu de choisir complètement à l'autre bout, Yokohama ou Chiba ? L'un travaillait sur une encyclopédie, l'autre à une anthologie littéraire. Il aurait pu brouiller les pistes en en faisant un instituteur ou un employé de bureau. Et leur passé commun de rédacteur pour un magazine... Là, la ressemblance allait vraiment trop loin. Le roman aurait-il perdu à s'écarter un peu de toutes ces ressemblances ? Son effet n'aurait pas été affaibli si Kodama s'était fait tuer à Tsurumi plutôt qu'à Omiya, que diable ! Il avait manqué de la précaution la plus élémentaire. D'abord parce qu'il l'avait écrit à toute vitesse pour respecter la date de remise, et ensuite parce qu'il s'était laissé influencer par son mépris envers Kojima. Maintenant, s'il faisait face à des critiques pour avoir cherché la ressemblance, il ne pourrait s'en prendre qu'à lui-même.

Que faire alors ? S'en apercevrait-il ? Serait-il vexé ? Ha ha ha ! Bah, il ne s'agissait que de Kojima, après tout. Admettons qu'il se vexe, la belle affaire ! Au pire, il le regarderait avec son sourire niais : « Le teint

vaguement bistre comme le cuir d'une vieille godasse, ce n'était pas gentil gentil... » et ça en resterait là. Je ne suis vraiment pas très en forme, ces temps-ci. Me faire des montagnes pour si peu, je dois couvrir un problème de nerfs, moi... songeait Mizuno dans son futon en clignant les yeux, dans une tentative d'auto-conviction.

Allons, c'est ridicule, tout ça... dit-il pour enfoncer le clou.

Chose curieuse, ses pensées revinrent pourtant rapidement à leur point de départ et ne le lâchèrent pas d'un bon moment.

Il n'avait pour ainsi dire écrit jusqu'ici que des romans criminels. Et le meurtrier était toujours peu ou prou inspiré de lui-même. Combien de gens avait-il tués au total dans ses romans? Les victimes étaient toujours inspirées d'une personne réelle, elles aussi, même si la ressemblance n'était pas toujours aussi proche que cette fois-ci. Mais ceux qui connaissaient sa vie privée pouvaient deviner qui lui avait servi de modèle dans tel ou tel livre. D'ailleurs, si son épouse l'avait quitté, c'était bien parce qu'il en avait écrit trois ou quatre coup sur coup où le meurtrier assassinait sa propre femme. A l'époque, elle avait reçu plusieurs lettres de sympathie de la part de lecteurs. « Madame, votre mari est vraiment un monstre! Quand j'imagine ce qu'ont dû être vos pensées en lisant ce livre... » Même les critiques professionnels préféraient débâter sur le nombre de fois qu'il avait trucidé son épouse plutôt que de faire de vraies critiques littéraires de ses livres. « Voilà Mizuno qui remet ça. C'est la seconde fois qu'il assassine son épouse... Déjà la troisième fois... » Son épouse avait fini par prendre peur et avait quitté le domicile conjugal sans rien dire.